

UN BIOLOGISTE

Il sera sans doute bien étonné de se voir appliquer une semblable qualification et surtout un peu fâché, je le crains, d'une publicité si contraire à l'humble et pure ferveur qui inspire ses recherches passionnées.

Mais, enfin, de qui s'agit-il ? D'un amateur de sons. D'un homme qui aime tant le chant et d'un amour si désintéressé que la seule idée de se faire entendre l'offusque, parce qu'il considère que chanter, c'est accomplir un acte mystérieux, où interviennent les facultés les plus raffinées de l'être, que c'est, pour ainsi dire, participer à un miracle.

On m'avait dit : « Vous trouverez le chanteur-laboureur dans son *mas*, près de Montpellier, où il vit entouré de livres traitant du chant, les étudiant sans cesse, les comparant, puisant dans chacun d'eux des enseignements dont il juge la valeur, par des essais répétés, se formant ainsi, à l'aide de tous ces préceptes, contrôles et combinaisons, une méthode incomparablement riche dont il prouve l'efficacité en chantant avec un art particulier, tantôt pour un cercle d'amis, mais le plus souvent « en plein air, au labour », de la musique de toute sorte, « Palestrina, Debussy, Mozart », et surtout des chansons du folklore, sans ambition, sans désir de se produire, il vit de sa terre, qu'il cultive lui-même, animé par la seule passion du chant, formant la voix des enfants du village, etc... »

Bien que soupçonnant ce portrait d'être un peu « poussé » du côté poétique et tout en faisant la part de l'exaltation et du mirage, je conçus une fu-

rieuse envie d'en connaître le modèle et de voir en chair et en os un homme qui, à notre époque, aimait le chant pour lui-même.

C'est pourquoi je m'en fus un jour à travers les solitudes somptueuses des Cévennes, en compagnie d'un de mes amis plus intéressé encore que moi, si possible, par les questions vocales et par tout ce qui s'y rattache, vers Montpellier, afin d'y découvrir le « laboureur-chanteur ».

Ce ne fut pas facile. Il fallut courir de-ci de-là, collationner des adresses, des noms, identifier des individus, expliquer des énigmes... Nous parvîmes enfin à établir qu'il s'agissait de M. Eugène Claret, viticulteur, résidant à Manguio. Très aimablement, il vint, après un coup de téléphone, me voir dès l'aube à mon hôtel, un peu surpris peut-être de la curiosité dont il était l'objet, mais tout disposé à la contenter. Il était accompagné d'un homme à la corpulence imposante, M. Jeanjean, qu'il me présentait comme un camarade également férù de chant, partisan des mêmes principes techniques et parvenu plus complètement que lui-même, spécifia-t-il avec modestie, à leur réalisation matérielle.

— Mais ces principes, dis-je, puis-je les connaître ?

Il me les exposa en peu de mots, très clairement, m'initiant à son évolution vocale et aux circonstances qui l'avaient provoquée. Ces explications ayant accru mon intérêt, je lui exprimai mon désir de l'entendre afin de bien saisir, à l'aide d'exemples et de démonstrations, les idées qu'il venait d'énoncer.

Une heure après, nous étions réunis tous les quatre autour d'un piano, chez lui, non dans un *mas* rustique ouvert à toutes les brises, mais dans une bonne villa bourgeoise et confortable. (C'est ainsi que certains embellissements, nés tout naturellement de l'enthousiasme, s'évanouirent peu à peu, pour faire place à une réalité plus intéressante à mes yeux et plus touchante que la fiction.)

Trois heures durant, nous parlâmes de chant. Mais qu'est-ce que trois heures pour qui aimerait en discuter pendant toute sa vie ? Quand vint le moment de déjeuner, nous avions encore tant de choses à nous dire que M. Claret nous emmena au bord de la mer manger un opulente bouillabaisse arrosée des produits savoureux de ses vignes et que nous ne quittâmes nos hôtes mélodieux qu'à la tombée du jour, avec la sensation d'avoir passé la journée avec deux vrais artistes, deux artistes qui eussent été dignes de vivre au temps révolu où ceux qui pratiquaient le chant le considéraient à la fois comme une science et comme une religion, auxquelles on ne pouvait faire moins que de consacrer son existence entière.

Comment, en effet, ne pas rappeler ici la célèbre histoire de Porpora faisant étudier à son élève Caffarelli une page de vocalises très lentes, le menaçant de le bâtonner s'il osait chanter autre chose et ne lui permettant de s'y risquer qu'au bout de quatre ans de ce régime rigoureux ? Jugez-en.

M. Claret, qui possède une voix exquise de ténor léger et qui chan-

tait jadis librement et insoucieusement, comme l'oiseau des bois, fut atteint, il y a six ou sept ans, d'une crise rhumatismale si douloureuse et si grave qu'il resta longtemps courbé et comme paralysé. Quand l'amélioration survint, il se rendit compte que l'affaiblissement de ses muscles pectoraux avait eu pour résultat une altération complète de sa voix ; il ne pouvait chanter sans éprouver une fatigue extrême et comprit qu'il avait chanté jusque-là d'une façon qui lui était devenue impossible désormais. Il prit alors le traité de chant de Lilli Lehmann, auquel il n'avait prêté jusque-là qu'une attention relative. Ce livre si ardu, si compliqué, il le compulsait méticuleusement durant les moroses loisirs de sa longue convalescence. Se conformant en esclave aux préceptes autoritaires de la grande cantatrice, il y trouva le germe de sa renaissance vocale. Avec une patience, avec une minutie insaisissables, s'observant sans complaisance, progressant petit à petit, comme un ouvrier de cathédrale gothique, il parvint à situer avec précision, au point prescrit sur le clavier vocal par la règle à laquelle il s'était soumis, deux ou trois sons d'abord tenus qu'il consolida et développa graduellement. Puis d'autres sons naquirent à leur tour et se développèrent de même, puis d'autres encore... Alors, intervint le grave problème des voyelles, des consonnes, des resonances, des alliages sonores, de l'emploi raisonné du voile du palais, tout cela bien entendu sans qu'il fut question de prononcer un seul mot et sans souci de la voix « émotionnelle » qui utilise des mélanges judicieux de

colorations diverses, des dosages équilibrés et dont l'étude ne fut entreprise que bien plus tard.

A l'heure qu'il est, M. Claret, qui en sait long, je vous assure, et qui chante délicieusement, est loin de s'estimer satisfait ; c'est à grand-peine que j'ai obtenu de l'entendre dans une mélodie de Fauré, audition à laquelle je prenais un plaisir infini, mais qu'il interrompit plusieurs fois pour recommencer une mesure ou un groupe de notes dont l'exécution ne le contentait pas.

Le but de ce travail si long, si raffiné, si sévèrement contrôlé par une oreille implacable, consiste à ne jamais chanter qu'en voix de tête, fût-ce dans le médium et même dans le registre grave. Ce principe, je n'ai pas à l'apprécier. Ce n'est point ici le lieu de discuter sur le chant. Tout ce que je sais, c'est que M. Claret nous a offert en la personne de M. Jeanjean, à qui il a su communiquer sa foi, une preuve de ce qu'on peut obtenir en se servant de l'émission qu'il préconise. Ce *fort ténor*, doué d'une très belle voix et dont la santé n'a pas connu, comme celle de son maître et ami, une défaillance de nature à ralentir ses progrès, nous a chanté avec un éclat superbe et une sensibilité vibrante des passages de *Guillaume Tell*, de *Samson* et de *L'Africaine*, ouvrages qu'il doit interpréter cet hiver dans un grand théâtre de province où il est engagé et où le public, en l'écoutant, ne se doutera pas que ses *si bémol* et ses *ut de poitrine*, si amples et si brillants, sont tous donnés en voix de tête. Pourvu qu'on ne se s'en aperçoive pas, grands dieux ! Il y a tant de gens

qui assimilent une représentation lyrique à un championnat de lutte et qui mesurent le talent d'un chanteur aux efforts pulmonaires dont il est capable !

Ne croyez pas, d'ailleurs, que la religion vocale de M. Claret ait pour seul adepte M. Jeanjean. C'est un véritable cénacle qui s'est formé autour de lui. Les prosélytes qui le composent consacrent à l'étude du chant tout le temps qui n'est pas pris par leurs occupations professionnelles. Ils se voient journellement, se réunissent pour traiter du sujet qui leur tient à cœur, pour échanger leurs vues, pour se communiquer mutuellement leurs observations, leurs expériences, leurs trouvailles, leurs progrès. Ce sont, comme disait Jean de Reszké en parlant de lui-même et de quelques-uns de ses émules, des « émissionnaires » convaincus. L'émission, la formation du son et, avant tout, son utilisation artistique, voilà ce qui les préoccupe. Il s'agit, pensent-ils, de *bien chanter* ; le succès, l'argent, tout cela vient après ! Et si j'ai relaté ici (de façon bien incomplète) ma visite à Manguio, je n'ai eu pour intention ni de soutenir ni de critiquer les idées de M. Claret et de ses amis, mais simplement de rendre un hommage de plus au Chant, en montrant comment il faut l'aimer et de signaler aux rares personnes qui s'y intéressent encore cette petite colonie pieuse de connaisseurs passionnés qui apportent le meilleur d'eux-mêmes à servir le culte d'un art trop souvent trahi, à l'heure actuelle, par ceux-là mêmes qui lui doivent leur prestige, — et leurs profits.